

Poâi et ne pas poâi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 35

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Pourquoi, s'écriait-elle avec un retour dans les idées et une recrudescence de sanglots, Dieu enlève-t-il les meilleurs lorsque tant d'ivrognes et de chenapans continuent à étaler leurs vices au soleil! Ne pourrait-il frapper de préférence sur ceux qui sont inutiles ou nuisibles et qui ne chérissent qu'eux-mêmes?

Du reste elle avait, par anticipation, dit adieu à l'existence et s'était vouée à un deuil éternel en attendant le moment d'aller rejoindre celui qu'elle avait perdu.

Un jour, après avoir arrosé ses fleurs, elle fut frolée au passage par un monsieur bien mis, distingué, jeune encore, qui portait un crêpe noir jusqu'au sommet de son chapeau, et qui, triste et pâle, entra silencieusement dans une chapelle tombale sise presque en face.

Elle n'y fit pas grande attention; mais il lui sembla pourtant que c'était la première fois que cet homme entrait dans cette chapelle.

Il y séjourna environ une heure.

Il revint le lendemain portant un bouquet de fleurs fraîches.

« On n'a pourtant enseveli personne ces jours-ci dans cette chapelle, » se dit la jeune veuve.

Quand il fut parti, l'instinct de la curiosité qui n'abandonne pas les femmes même au milieu de leurs plus tristes préoccupations, lui fit faire quelques pas vers le monument.

Elle lut à travers les ogives et la grande vitre de la porte sur une plaque de marbre blanc appendue à l'un des côtés :

MADAME GEORGES DUMÉNIL

NÉE LUCIE DE COLMONT

DÉCÉDÉE A PARIS, DANS SA 29^e ANNÉE

LE 10 JANVIER 1893

— C'est évidemment la femme de ce Monsieur, pensa la veuve. Comment se fait-il qu'il vienne si tard lui rendre ses devoirs? D'après la date, voilà cinq mois qu'elle est morte.

M. Duménil revint chaque jour de la semaine. Cela devenait une habitude. Mme de Villeroze se figura d'abord avec une sourde colère qu'elle avait peut-être été remarquée, lorsqu'un jour le nouveau venu, en passant, renversa par mégarde le vase plein d'eau qu'elle était allée remplir un instant auparavant pour arroser ses fleurs.

Il entra dans sa chapelle sans même songer à s'excuser.

— Le respect des morts ne devrait pas faire oublier celui qu'on doit aux vivants, murmura la veuve d'un ton vexé.

Elle prit son pot pour aller le remplir de nouveau, et passa devant la chapelle en lançant un regard de côté. M. Duménil était adossé en face de l'inscription consacrée à sa femme. Ses traits portaient l'empreinte de l'accablement et des larmes descendaient lentement le long de ses joues.

— Je n'aurais jamais cru, pensa la veuve, qu'un homme fût ainsi capable de pleurer sa femme. Il n'y avait que mon pauvre Henri qui ne m'aurait pas survécu huit jours, lui, si j'étais morte à sa place.

M. Georges Duménil laissait rarement passer deux jours de suite sans venir à la chapelle. Il apportait toujours des fleurs, tantôt un bouquet, tantôt un pot, remplaçant les anciennes à mesure qu'elles se fanaient.

Quinze jours après le premier accident de l'eau répandue, il eut encore le malheur de renverser en passant le pot de la veuve et, pour surcroît, de le casser.

— En vérité, monsieur, protesta celle-ci toute déconfitte, vous devriez bien voir où vous marchez. L'autre jour vous l'avez encore renversé sans m'adresser un mot d'excuses. Aujourd'hui, il ne me reste pas même la ressource d'aller chercher d'autre eau.

M. Duménil parut sortir d'un long rêve, aperçut le dégât et se confondit en excuses.

— Demain, dit-il, je remplacerai le vase que j'ai brisé. Pour aujourd'hui, madame, veuillez me permettre de réparer ma maladresse.

Il prit dans la chapelle l'arrosoir encore plein de la veille, et se prépara à humecter la tombe.

Mais la veuve l'arrêta :

— Il n'y a que moi, dit-elle, qui ai le droit de toucher à ces fleurs.

Et sa figure se contracta.

— Vous paraissez en proie à une douleur bien profonde, dit Georges touché. Il jeta un coup d'œil sur la pierre sépulcrale et lut :

HENRI DE VILLEROZE,

Licencié en droit.

1864 — 1892

— C'est sans doute Monsieur votre mari que vous avez perdu, ajouta-t-il d'une voix respectueuse et pleine de compassion.

Mme de Villeroze tourna la tête sans pouvoir retenir ses larmes.

— Ah! j'ai passé par là! fit douloureusement Georges Duménil et je vous plains de tout mon cœur; car vous vous aimiez, est-ce la peine de vous le demander?

— Ah! soupira Mme de Villeroze en levant les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin.

— C'est comme moi, poursuivit Georges, je ne comprends pas qu'on puisse survivre à des coups pareils. Que de fois j'ai appuyé à mon front la gueule d'un revolver! La pensée que Dieu ne veut pas qu'on attente à ses jours m'a chaque fois retenu.

— Moi, j'évite toujours de m'approcher des ponts, murmura Mme de Villeroze.

— Vous n'avez pas d'enfant?

— Hélas! non.

— Je n'en ai pas non plus.

— C'eût été une grande consolation.

— O, peut-être un surcroît de chagrin.

— Vous n'êtes pas toujours venu au cimetière depuis la mort de Mme Duménil? demanda discrètement la jeune veuve.

— Cela me faisait trop de mal. J'ai voyagé pour m'étourdir, mais je n'ai pas réussi à oublier!

Le lendemain, M. Duménil avait remplacé par un arrosoir tout neuf le vase qu'il avait si maladroitement brisé, et il eut soin de veiller à ce qu'il fût toujours plein.

Toutes les fois qu'il se trouvait au cimetière en même temps que la veuve il ne souffrit jamais qu'elle se rendit à la fontaine, empressé qu'il était d'y aller à sa place.

Tous les petits services qu'on peut rendre en pareille circonstance, il ne manqua pas de les lui offrir, et ils étaient souvent acceptés avec reconnaissance.

(La fin au prochain numéro.)

Poâi et ne pas poâi.

On dit qu'on renâ, qu'allugavê dâi resins que ne poivê pas accrotsi, sè mette à lè mépresi, po cein que ne lè poivê pas rupâ. Eh bin, y'a bin dâi renâ à dou pi dein stu mondo et que sè conduisent tot autrameint se pâovont fêrê oquiê âo se ne lo pâovont pas fêrê. Attiutadê stasse :

On gaillâ, bin malado, que ne poivê pas sailli dè son lhi, avâi on dzo la visita dâo menistrê, que lâi desâi cauquiês bounês résons po lo preparâ po lo grand voiadzo. Et pi lâi desâi assebin que se l'avâi oquiê contrê cauquon, lâi faillâi perdenâ po êtrê perdenâ lé d'âmont.

— Lâi a voutron vesin Dâvi, se lâi fâ lo menistrê, avoué quoui vo z'âi z'u dâi tsecagnês, que vo ne pâodê ni vairê, ni cheintrê, à cein qu'on m'a de. Ye sè bin que l'a z'u dâi too avoué vo; ma vo z'âi petêtrê oquiê à vo reprodzi assebin; vo fariâ bin, po mouri ein pé, dè lâi perdenâ dévant dè modâ po l'autro mondo.

— Eh bin, monsu lo menistrê, se repond lo malâdo, se vigno à mouri, lâi vu bin perdenâ; mâ se pu mè gari, mè bombardâi se ne l'étranlio pas lo premi iadzo que lo reincontro!

Coumeint quiet lo mâidzo dussê avâi réson.

Se tot lo mondo desâi adé la pura vretâ, on porrâi crairê tot cein qu'on dit; mâ sè faut démaufiâ; y'a tant dè dzeins que ne diont què dâi dzanliês que s'on lè z'attiutavê on sarâi dâi galês lulus. Et pi y'êin a dâi z'autro que sè crayont dè derê la vretâ et que diont dâi meintès, sein lo volliâi, que dâi iadzo on ne sâ pas à quiet s'êin teni.

Et pi y'a dâi dzeins que crayont tot cein qu'on lâo dit; dâi z'autro que ne crayont pas tot lo mondo; mâ suivant quoui lâo dit oquiê, n'ia pas l'cein dussê êtrê, et s'on lâo desâi que pliâo à la rolhie quand fâ on bio sêlâo, l'âovretriont lâo parapliodze.

L'est dè cllia sorta qu'étâi la fenna à Rebibe. Le n'attiutavê diêro se n'homme po cein que lâi desâi trâo soveint dâi gandoisês; mâ quand onna dzein dè sorta lâi desâi oquiê, le lo créyâi.

Rebibe, qu'étâi cherpentier, s'étâi laissi veni avau ein monteint la ramure dè la maison à Bringue. Posâvont la frête, et ne sè pas coumeint cein est z'u; mâ tantîa que lo pourro Rebibe. qu'étâi aguelhi pè lo fin coutset, s'est laissi tsezi perque bas iô l'est restâ étai sein remoa, tot êtourlo. On l'a met su onna suvire, on l'a eimportâ et on est vito z'u criâ lo mâidzo.

Quand lo mâidzo est venu et que l'a vu lo gaillâ que ne budzivê pas mé que 'na grougne, ye fâ :